

# Bureau de chômage : la « banalité du mal » sur pellicule

Ce film fort et terrible traite le sujet des entretiens de contrôle à l'Onem. La qualité de son regard lui a valu d'être sélectionné pour les « Magritte du cinéma », dans la catégorie documentaire. A voir absolument !

Denis Desbonnet (CSCE)

**L**e 23 septembre, au Cinéma Nova à Bruxelles, a eu lieu l'avant-première de *Bureau de chômage*, extraordinaire documentaire de deux jeunes et talentueuses réalisatrices, devant une salle comble retenant littéralement son souffle, et sous le choc à l'issue de la projection. On le comprend. Car cette formidable enquête, menée presque deux ans durant au sein de l'Onem de Charleroi, jette une lumière crue sur la mise en oeuvre du fameux « contrôle dispo ». Comme dans une salle d'op' ou de dissection.

## Funny Games

Saisies au plus près des « acteurs », les images sont filmées avec une remarquable économie de moyens. Au sens concret du terme : caméra légère, fixe ou à l'épaule, braquée sur les protagonistes. Et au figuré : les vidéastes ont pris le parti de la plus grande sobriété pour cette dramaturgie qui rend avec une force saisissante – et glaçante – toute la sauvagerie « civilisée » de ces entretiens, où les « facilitateurs » (1) mènent une instruction entièrement à charge.

Le cadrage, des plus serrés, accentue encore cet effet de loupe, donnant à voir un univers bureaucratique désincarné, aussi déshumanisé que déshumanisant. En toile de fond, le décor minimaliste et impersonnel d'un plateau paysager, quadrillé de cagibis (mal) fermés par des cloisons amovibles, n'offrant aucune intimité ni confidentialité. Les traditionnelles photos d'enfants, posées dans leur cadre sur les bureaux de certaines « examinatrices », tranchent comme

une anomalie dans cet environnement stérilisé, rappellent qu'il existe encore une vie, « dehors », et constituent les seuls signes d'un reste d'humanité. Elles témoignent de ce que, une fois finies leurs « heures », les employés ne sont pas/plus de simples rouages ultra- « professionnels » du hachoir à viande de l'Onem, réclamant son lot de chair à exclusions.

Telle une macabre parodie de tauro-machie, c'est là, dans ces « box » étriés d'une banalité affligeante, que les victimes expiatoires de ce dispositif kafkaïen viennent tour à tour prendre place, attendant d'être dardées de banderilles, puis symboliquement mises à mort, selon une sorte de rituel sacrificiel. Car, une fois « l'interrogatoire » lancé, on sent d'entrée de jeu que tout est réglé d'avance pour que la « bête » n'ait aucune chance d'en réchapper, jusqu'à l'estocade finale.

## Tout ce que vous dites (ou ne dites pas) sera retenu contre vous

La bande son est également des plus dépouillées. Les « dialogues » sont réduits à une litanie de questions abruptes et stéréotypées posées par les « contrôleurs », et les réponses souvent terriblement humbles, voire implorantes, bredouillées par

des « accusés » soucieux de se justifier, tels des enfants pris en faute. Le cliquetis incessant et obsédant des touches du clavier d'ordinateur constitue le seul accompagnement « musical ». Sur lequel, tout au fil de l'entretien, le ou la préposé(e) de service encode ses « notations », que l'on devine négatives à ses commentaires de vive voix, aussi brefs qu'assassins. Le montage, dynamique et d'une rare intelligence, alterne les extraits de ces évaluations (séances de torture sommes-nous tenté d'écrire) aussi expéditives que répétitives, qui pourraient être d'un ennui abyssal sans ce crescendo duquel sourd une violence extrême, inouïe. Sous l'apparente « objectivité » de ce regard à la fois proche et distancié, on ressent d'abord une violence institutionnelle et « symbolique ». Mais « pas que ».

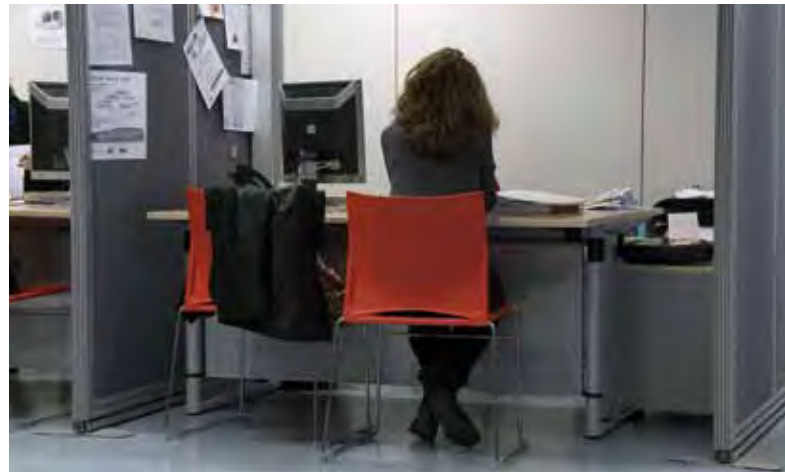
En témoignent d'ailleurs, au-delà des « paravents » de la scène, les éclats de voix sporadiques, provenant vraisemblablement de certaines autres « cabines de déshabillage », où les cobayes de cette expérience de Milgram, menée ici « en vrai », sont tenus de mettre toute leur vie à nu. Echos assourdis de « pétages de plomb » qui émaillent régulièrement la routine du service. Violence directe, verbale ou physique, contre violence systémique et bureaucratique. Pauvre

**Ce film, coup de poing à l'estomac, nous dévoile d'une façon totalement inédite la face cachée de la chasse aux chômeurs.**

riposte, toutefois, dont on se doute intuitivement que ce sera le pot de terre contre le pot de fer. La moindre velléité de contestation, dans ces procès inquisitoriaux, est étouffée dans l'œuf et portée au « passif » du « récalcitrant » ou de « l'insolent ».

Une scène est particulièrement évocatrice de ce rapport de forces totalement déloyal. On y voit – et entend, ô combien : lui ne marmonne pas lamentablement entre ses dents ! – un « chômeur âgé »... d'une petite cinquantaine d'années, d'origine italienne, qui tient tête à son vis-à-vis investi de l'autorité absolue. Cet ouvrier rejeté du marché du travail par le capitalisme, au terme d'une carrière en dents de scie, réplique du tac au tac, dans ses mots d'homme du peuple, aux « observations » critiques que lui adresse l'évaluatrice sur le ton de la « réprimande ». Le chômeur ne se contente pas de réfuter un des reproches qui lui est adressé. Circonstance aggravante : il met directement en cause la logique qui les sous-tend. Mieux encore : il retourne la charge contre son tourmenteur, qu'il dis-

d'essai (*lire en p. 43*). On songe aux meilleures séquences de la série culte *Strip-Tease*, où les « personnages » de ces incroyables déballages en direct oublient la présence de la caméra et de l'équipe de tournage, et se lâchent sans complexes en proférant des énormités. Ici aussi, les « facilitateurs/trices » n'hésitent pas à montrer leur vrai visage, celui de petits exécuteurs de basses œuvres, de commis de l'exclusion sociale – et de l'exclusion tout



*Le décor minimaliste et impersonnel du film : un plateau paysager, quadrillé de cagibis n'offrant aucune intimité.*

## Une fois « l'interrogatoire » lancé, on sent que tout est réglé d'avance pour que la « bête » n'ait aucune chance d'en réchapper, jusqu'à l'estocade finale.

qualifie, délégitime et maudit, pour accepter de tenir un rôle aussi abject. Cette insubordination contraste avec la sinistrose ambiante dans ces lieux de calvaire. Mais, aussi réjouissante et rassurante qu'elle soit, on sent qu'elle est l'exception qui confirme la règle. A savoir : la docilité et la passivité désespérantes de la grande majorité de ceux qui, terrorisés, sont conduits à l'abattoir et n'ont pas – ou plus – le ressort de s'y opposer. On pressent aussi que, comme pour cet « insoumis », les tentatives de rébellion isolées sont inéluctablement vouées à l'échec. Et à la répression du vigile qui semble, soudain, surgir de nulle part...

### **Strip-Tease en (beaucoup) moins drôle !**

On reste pantois devant la qualité de l'ensemble de ce que les réalisatrices sont parvenues à capter. Il est vrai que si elles réussissent là un coup de maître, nos « artistes-enquêtrices » n'en sont plus à leur coup

court –, s'arrogeant le droit de vie ou de mort (au sens social, et parfois au plein sens du terme) sur leurs « sujets ». A travers leurs paroles, mais aussi leurs mimiques, leur posture et leur gestuelle, se dessine à petites touches le portrait vérité de l'Etat social actif, dans sa logique perverse, sa barbarie aseptisée, sa banalité mortifère...

On songe à la même chasse aux sorcières inaugurée par Tony Blair, père et grand inspirateur de « l'activation » des nouveaux Misérables (elle aussi formidablement mise en scène par Ken Loach dans *My Name is Joe*)... Ou encore, à l'hécatombe organisée lors des « auditions », tout aussi vite « expédiées » et arbitraires, de l'Office des Etrangers et du Commissariat Général aux Réfugiés et Apatrides (CGRA), scellant en un temps record le destin des candidats réfugiés fuyant la mort. Encore et toujours, partout... la même curée contre « les gueux », les « surnuméraires » du système capitaliste à la dé-

rive. Tous ceux que la société rejette, disait le poète.

### **A ne manquer sous aucun prétexte**

Film coup de poing... à l'estomac, révélateur au plein sens du terme, il nous dévoile d'une façon totalement inédite la face cachée de la chasse aux chômeurs, menée par une administration terroriste, au service d'une politique criminelle. A voir absolument. Et à faire voir : les syndicats, le monde associatif et le secteur social seraient bien inspirés de le diffuser et relayer au maximum, en organisant des projections-débats à Bruxelles et partout en Wallonie, dans l'attente de son sous-titrage en néerlandais, pour une tournée flamande ! □

(1) Dans la novlangue de l'Etat social actif, « facilitateur » est la dénomination officielle des contrôleuses et contrôleurs Onem chargé/e/s de « l'activation du comportement de recherche d'emploi » instaurée en 2004 par la réforme de Frank Vandembroucke (SP.A).

(2) Lors d'un congrès de la Fewacs, la Fédération des travailleurs de CPAS de Wallonie, le sociologue Jean Blairon avait osé un parallèle édifiant, en disant à son auditoire de travailleurs sociaux que ce que leurs institutions leur donnaient comme injonctions, trop souvent paradoxales et indignes, s'apparentait d'une part aux... sévices imposés à la pauvre « Justine » de Sade par ses bourreaux, et, de l'autre, aux consignes figurant dans... le règlement intérieur de la SS en charge des camps de concentration ! Une comparaison audacieuse, mais qui convient aussi, si pas mieux, aux agents de l'Onem, dociles exécutants/exécuteurs de ce massacre en masse.